

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

11 OCTOBRE 1888.

No. 2.

FACULTE DES LETTRES DE PARIS

COURS LITTÉRAIRES

Leçon du 14 avril 1888

M. Désiré Nisard

Depuis le jour où j'ai dû suspendre ce cours sur l'histoire de la critique littéraire au dix-neuvième siècle, nous avons eu la douleur d'accompagner au lieu du dernier repos un des éminents critiques du siècle ; et, ce qui doit plus particulièrement nous toucher ici, un des maîtres qui ont illustré cette chaire où j'ai l'honneur de parler, un professeur dont le nom figure encore [tant la perte est récente], sur le nouveau programme de nos cours, parmi les noms des professeurs que la Faculté, après leur retraite, retient sur sa liste pour leur honneur et pour le sien. M. Désiré Nisard est, pour ainsi dire, encore présent parmi nous. Dans cette chaire, qui fut la sienne, et dans un cours où ses œuvres devaient naturellement occuper une place importante, ne vous semble-t-il pas convenable que l'ordre historique cède à l'émotion du moment, et que l'influence de ce maître soit appréciée à l'heure même où les esprits sont forcément ramenés sur le rôle qu'il a joué ? Il me semblerait que je manque à un grave devoir, si je ne saisissais pas cette occasion d'honorer la mémoire d'un homme supérieur, qui m'a fait quelquefois la grâce de me traiter en élève et en ami.

Son élève, messieurs, je dois bien avouer que je ne l'ai jamais été, quoique ce titre m'ait toujours flatté venant de sa bouche. Mais la vérité, qu'on n'a pas le droit de déguiser, m'oblige à dire que je n'ai jamais été assis devant sa chaire, ni à l'École normale, ni à la Faculté des lettres, et que jamais je n'ai entendu un seul mot de son enseignement. Il est vrai seulement qu'en diverses circonstances j'ai été jugé par lui ; car, durant plusieurs années, il a eu le droit de jugement sur presque toute l'Université : s'il a bien voulu en pareil cas me reconnaître pour son disciple, c'est une pure charité qu'il me faisait ; car à peine alors, au moins au début, connaissais-je même ses écrits. Tel est l'aveu sincère que je crois vous devoir en commençant, et pour m'engager à ne rien dire qui ne soit, au moins à mon sens, la vérité pure.

Je vous déclarerai avec la même franchise que j'ai toujours été extrêmement flatté de ses marques d'amitié. Il avait coutume de dire qu'il trouvait toute sa consolation dans ses amis, et il déployait une grâce charmante à caresser ceux qu'il décorait de ce titre. J'en étais absolument enchanté : tout transporté de son aimable accueil, je ne

pouvais reprendre possession de moi-même qu'en me demandant ce que j'avais fait pour être si bien traité d'un homme si favorisé des grâces. On a vu combien ce culte de l'amitié était sérieux chez lui, lorsqu'il a voulu n'avoir pour l'ornement de ses funérailles que les honneurs rendus par l'amitié. Et cette simplicité a dû faire réfléchir plus d'un, qui ne le croyait pas peut-être aussi détaché de la vanité qu'il l'était réellement. C'est ce que j'ose affirmer d'après les rares conversations dont il m'a honoré ; rares, il est vrai, par ma faute, car je n'ai jamais connu personne de plus affable, de plus expansif, et qui parût mettre à la fois plus de naturel et de chaleur, en même temps que de séduction, dans un entretien dû au hasard d'une simple rencontre. S'il prodiguait les charmes de son esprit pour un ami de second ordre [car je n'ai pas le droit de me placer plus haut], rien ne devait être plus ravissant que sa complète amitié.

N'attendez pas de moi, messieurs, des renseignements sur sa personne et sur sa vie. Tout ce que j'en sais, je vous l'ai dit : c'était l'homme le plus séduisant que j'aie connu, et il y avait un grand fond de vérité dans tout ce qui sortait de lui. Il aimait à plaire, parce qu'il était né pour plaire ; mais il aimait, j'en suis persuadé, la vérité plus qu'aucune chose au monde. Seulement, le genre de vérité qu'il appréciait par-dessus tout n'était peut-être pas appréciable à tous les esprits : je parle ici d'après sa conversation, autant que d'après ses livres ; et je voudrais, du mieux que je pourrai, vous analyser cet amour pour la vérité qui l'a inspiré dans tous ses écrits.

Il y a une vérité des faits, une vérité des idées et des sentiments, une vérité de l'art. Ces trois genres de vérités sont évidemment respectables ; mais il est naturel, l'esprit de chacun de nous étant très incomplet dans sa capacité, que tel ou tel genre de vérité exerce une plus forte attraction sur les uns que sur les autres ; et qu'enfin l'on mette tout son honneur, tout son zèle et toutes ses facultés à la poursuite et à la découverte de l'un plutôt que de l'autre.

Il me semble qu'à l'heure où nous sommes, c'est la vérité des faits qui jouit de la faveur la plus grande, même dans les travaux de la critique littéraire. L'étude des lettres est devenue une des parties de cette science immense de l'histoire, qui se refait sans cesse sur de nouveaux documents. Œuvres et hommes sont soumis à une enquête perpétuelle. Ce ne sont pas seulement les plus grands hommes, ni les chefs-d'œuvre, qui attirent la curiosité et provoquent un examen patient : les seconds et les troisièmes rôles, les œuvres mêmes d'un intérêt plus que médiocre donnent lieu à de savantes investigations ; on ne veut rien ignorer de ce qui a jamais paru, — même comme une lueur, souvent trouble ou inaperçue. L'histoire collective des lettres tente de vaillants chercheurs peut-être plus que les figures éminentes ; et il n'y a pas un nom oublié qui ne trouve son regain de célébrité, ou au moins d'attention, dans ce désir de tout connaître pour tout expliquer. Les œuvres capitales reçoivent ainsi une nouvelle lumière d'en bas, et la multitude des petites découvertes les fait apparaître sous un jour, sinon plus avantageux, du moins plus réel. On sait, ou l'on cherche à savoir l'heure et les circonstances exactes de chaque phénomène littéraire : c'est une observation semblable à celle des phénomènes de la nature, dont on relève avec soin les plus minutieuses circonstances.

Que M. Nisard était loin de cette exactitude scrupuleuse : La critique s'est donné quelquefois le passe-temps de relever ses inadvertances dans les faits historiques : la matière, il faut l'avouer, n'était que trop fertile, même dans son plus grand et plus bel ouvrage, *l'Histoire de la littérature française*. Et encore l'année dernière, mon savant et spiritueux collègue, M. Cartault, faisait subir un rigide examen au brillant livre des *Poètes latins de la décadence*, qui date déjà de plus d'un demi-siècle. Certes, le goût délicat et la verve séduisante du censeur rigoureux des poètes latins de l'époque impériale n'ont subi aucune atteinte dans cette critique aussi solide que malicieuse ; mais comme on se voit obligé de se tenir sur la réserve, en présence d'un fait historique avancé par cet éminent juge des mérites littéraires ! Et combien sa méthode paraît dangereuse, surtout quand on la compare avec l'exactitude de nos jeunes maîtres ! Est-ce donc que M. Nisard se trompait aisément dans ses recherches sur les faits de simple érudition ? Non : il les tenait pour indifférents. Il dédaignait ce genre de faits : je ne le dirais pas, si je ne l'avais entendu de sa bouche. " Un fait, s'écriait-il, un fait ! ce n'est rien. " Et comme je lui témoignais mon étonnement d'une opinion si tranchante, il s'expliqua avec l'éloquence qu'une conviction longuement raisonnée lui inspirait jusque dans l'improvisation. Un fait, au sens où il prenait le mot dans ce moment-là, n'est qu'un accident purement fortuit, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, parce qu'il n'a pas de conséquences. C'était les faits de ce genre qu'il négligeait. Qu'un écrivain de génie soit né quelques années plus tôt ou plus tard, qu'un livre ait paru à telle date ou à tel autre, voilà des évènements qui ne le touchaient point. Il était inutile, et peut-être impertinent, de lui rappeler que des faits de ce genre peuvent être riches en conséquence, et qu'enfin la vérité historique a toujours son prix en elle-même. Car, si les conséquences du fait ne manquaient pas de gravité, il n'avait garde de le mépriser ; et il savait estimer la vérité. Mais aussi ne voulait-il l'estimer qu'à son véritable prix ; et la simple curiosité historique ne lui semblait qu'une manière laborieuse de dissiper les facultés de l'esprit. Je ne prétends pas excuser aux yeux des érudits son indifférence quelque peu paradoxale pour des recherches plus pénibles que profitables ; mais son activité et son goût se portaient ail-

Il était de la race des penseurs qui, comme Platon, Pascal, Malebranche, n'attachent aux faits d'autre prix que celui des idées qui s'y trouvent renfermées, ou dont ils sortent. C'était un critique idéaliste. Et je vous demande, messieurs, bien que notre temps ne soit guère favorable à ce genre de spéculation, si l'amour, même trop exclusif, des idées vous paraît déplacé chez un écrivain dont la principale occupation est de pénétrer dans les pensées des hommes ? Certes, il y a des points de vue divers dans la critique littéraire ; mais M. Nisard me paraît, entre tous les critiques de notre siècle, celui qui l'a prise de plus haut. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge ou de la méthode historique ou de la méthode biographique : placer avec justesse un écrivain dans son temps, et reconnaître en lui ce qu'on appelle, d'un terme scientifique, les actions de milieu ; ou décrire avec finesse son tempérament, analyser les combinaisons particulières de sa vie, noter les influences physiques et les effets du commerce des personnes ; c'est ce que d'autres

critiques ont fait ou font encore excellemment, et à la vive satisfaction du public. Mais quoi ? les idées, non individuelles, non momentanées et en quelque sorte datées, mais générales, durables et [hasardons le mot] universelles, sont-elles des chimères à renvoyer à la métaphysique, dont l'histoire même n'a pas à s'occuper, et qui font disparate dans la critique littéraire ? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas un fonds d'idées générales qui constituent le patrimoine primitif et inaliénable de l'esprit humain ? Ce patrimoine n'a-t-il pas été cultivé, avec des succès divers et un progrès intermittent et sujet à révolutions, par les plus grands esprits des siècles et des civilisations qui ont marqué dans l'histoire générale ? N'existe-t-il pas une somme de vérités morales qui sont accessibles à l'homme, somme qui peut diminuer ou s'accroître par la négligence ou le travail des esprits supérieurs, par les conjonctures des temps, et enfin par les inégales ressources qui se rencontrent pour les exprimer, les mettre dans tout leur jour, les rendre sensibles et chères aux générations qui se succèdent ? Et si cette noble hérédité du genre humain est un fait incontestable, un fait qui domine tous les événements particuliers, n'est-il pas légitime de chercher à en suivre le développement dans l'histoire ? et pour un écrivain français, épris de la grandeur de sa nation et pieusement amoureux de la littérature française, n'est-il pas naturel d'examiner quel rôle notre race et notre langue ont joué dans la recherche et la propagation de ces idées maîtresses, qui doivent contribuer plus que toutes les autres à la dignité et au bonheur de la vie humaine ? Cette manière d'envisager la littérature, et en particulier la littérature française, comme l'expression la plus précise et la plus durable des vérités qu'il importe le plus à l'homme de porter dans son cœur, est-elle un rêve dont une imagination à la fois platonique et très-patriotique s'est plu à se bercer ? N'est-ce qu'une fantaisie individuelle ? Je ne le sais pas. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une manière de voir commune ; et ce fut la pensée dominante de M. Nisard dans la maturité de son talent et dans son grand ouvrage, qu'il a intitulé *Histoire de la littérature française*. On conçoit du moins qu'un esprit appliqué à des spéculations de cet ordre n'ait jeté qu'un regard indifférent sur des faits menus, que leurs proportions rendaient imperceptibles dans le vaste tableau que son imagination embrassait ; là pouvaient seulement apparaître de loin en loin de grandes figures détachées, comme celles de ces amples peintures symboliques, où les personnages qui résument des idées générales se tiennent isolés les uns des autres, et unis seulement par le dessein général de la composition.

L'esprit contemporain se trouve assurément fort éloigné de cette manière de voir. Bien loin de rechercher aujourd'hui les idées générales, on les redoute, on les fuit, on est toujours enclin à s'en railler. Notre siècle semble avoir perdu la faculté de généraliser, peut-être pour en avoir d'abord abusé, et par un juste retour vers les observations patientes, qui sont l'unique fondement légitime des théories générales. Je ne dois pas médire des recherches scrupuleuses, et même minutieuses, auxquelles nous devons tant de progrès dans tous les ordres de connaissances ; mais ne sortirons-nous pas un jour de cette attention microscopique, où tant de vies se corsument vouées à des découvertes quelquefois ingrates, pour nous élaner de nouveau, avec un savoir plus sûr, vers les théories d'ensemble, qui seules passionnent les intelli-

gences et les fécondent, même par les erreurs inévitables dans les grands efforts de généralisation ? C'est en se mesurant avec de hautes vérités, non en touillant opiniâtrement un sol mille fois retourné, pour y trouver quelques débris informes, que l'esprit acquiert de la force, et se sent entraîné à tenter des voies nouvelles.

En ce sens, on ne peut nier que les doctrines de M. Nisard n'aient été fécondes : il a pu se tromper souvent, mais il a toujours fait penser. Et n'est-ce pas là le plus grand bienfait des vues hardies, fussent-elles quelque peu mêlées de témérité ? Ce critique épris de la vérité absolue, et peut-être trop prompt à croire qu'il l'avait trouvée et fixée, aimait le mot de *définitif*, et attribuait au génie français le privilège d'exprimer des vérités d'une manière définitive. Il n'y a peut-être rien de définitif dans les œuvres de l'esprit humain : pour lui, certainement il lui est arrivé plus d'une fois de manquer ce point, où l'esprit s'arrête avec une pleine satisfaction, et ne suppose plus rien de mieux. Mais, dans la critique littéraire, les jugements définitifs, s'il s'en trouve, ne mettent-ils pas fin à tout examen et à toute curiosité ? Un jugement sans appel, n'est-ce pas l'ensevelissement d'une cause ? J'oserais presque dire que si l'on avait un jour prononcé le dernier mot sur un Homère, un Virgile, un Cicéron, un Bossuet; personne ne s'en occuperait plus, et leurs œuvres deviendraient lettre morte. Au contraire, les tentatives aventureuses de la critique ramènent l'intérêt sur les monuments de l'esprit humain les plus définitivement consacrés, et les erreurs d'un esprit éminent contribuent à rajeunir les objets de sa plus pieuse admiration.

M. Nisard, contrairement au goût qui prévaut aujourd'hui, ne s'occupait que des hommes et des œuvres qui s'élèvent beaucoup au-dessus de la médiocrité. Il n'aurait, je pense, jamais consenti à écrire une page sur un ouvrage qu'il aurait jugé indigne d'être relu, à plus forte raison, qu'il aurait parcouru avec ennui et répugnance. Il ne croyait pas que l'histoire dût s'occuper des auteurs qui n'ont rien écrit de durable. Cette sévérité de goût n'était pas de l'orgueil littéraire, ni un mépris insolent pour des talents de second ordre. Il savait trop bien apprécier la part de mérite qui se trouvait dans chacun, et la définir, si médiocre qu'elle fût. Par caractère, il était bienveillant et encourageant pour les parcelles de talent les plus modestes. Ils distinguaient entre les vivants et les morts : aux uns l'indulgence, aux autres la vérité. Or, que sert-il de redire sur ceux qui ne sont plus des vérités trop bien établies ? Il n'avait aucun goût pour les réhabilitations littéraires, et les jugements consacrés par le temps lui paraissaient en général sans appel. A quoi bon renouveler des procès jugés ? N'y a-t-il pas, dans chaque époque, un petit nombre d'hommes qui surnagent, et que l'oubli ne saurait ensevelir ? Ceux-là seuls méritent d'être toujours étudiés, parce qu'ils portent en eux tout le meilleur de leur siècle, avec une part de vérité éternelle, qui les soutient au-dessus de leurs contemporains engoutis. Ils ont ajouté quelque chose au patrimoine de l'esprit humain, et ce titre ne permet pas qu'ils périssent. Il admettait difficilement que, parmi les oubliés, il se trouvât des mémoires qui n'avaient d'autre tort que d'être couvertes d'ombre par des mémoires plus grandes. La critique est aujourd'hui plus équitable pour les talents qui ont eu leur moment d'éclat, et qui sans doute ont contribué à enrichir le génie qui les a éclipsés. Mais l'intérêt de M. Nisard ne

s'attachait pas à cette sorte de justice personnelle et rétrospective. C'était l'intérêt général des lettres et de l'esprit humain qui absorbait son attention. Les grands hommes lui paraissaient contenir en eux seuls tout le fruit du travail d'un siècle, et sans chercher à retrouver les éléments étrangers dont leur génie s'était emparé, il employait toute la force et toute la finesse de son analyse à évaluer toutes ces richesses là où il les trouvait rassemblées. Son admiration pour les grands hommes a pu faire tort quelquefois à de moindres mérites ; mais on ne l'accusera pas d'avoir aimé à rabaisser les écrivains de génie, en les constituant en quelque sorte d'éléments disparates, et les faisant naître comme fatalement d'une fermentation générale : on pourrait plus justement lui reprocher de les gratifier d'une personnalité trop indépendante, et de rendre leur apparition presque miraculeuse. Mais cette erreur n'est-elle pas moins éloignée de la vérité que l'opinion opposée ; et quand on a fortement senti combien le génie est rare, et son absence regrettable, n'est-on pas tenté de diviniser un don si extraordinaire, et dont la plus savante analyse ne saurait jamais rendre un compte satisfaisant ?

En esprit éminemment logique, M. Nisard poussait jusqu'au bout ses doctrines, et ne reculait point devant les conséquences. Le dix-septième siècle lui ayant paru le point de maturité de l'esprit français et le moment de perfection des qualités qu'il regardait comme le caractère distinctif de notre génie, il en a fait la règle et comme la mesure de tous les autres siècles de notre littérature. Il a même établi pour les lettres françaises, [qu'il me pardonne une expression dont je lui emprunte les éléments], une sorte de compte de profits et pertes, où presque tout, avant le dix-septième siècle, est porté aux acquisitions, et après aux pertes. Il n'entre pas dans ma pensée de rien rabattre des louanges qu'il a données, avec une supériorité si reconnue, aux mérites de ce grand siècle ; il y a fait ressortir, avec une conviction profonde et une heureuse précision de style, la plus heureuse alliance qu'on ait vue chez nous de l'imagination et de la passion avec le bon sens. Mais était-ce justice que de traiter si sévèrement les autres ? Et n'est-il pas par suite laissé, pour ainsi dire, à faire un grand nombre de chapitres de l'histoire des lettres françaises, non qu'il n'y ait jeté une foule de pensées heureuses et de vérités solides dans leur rigidité, mais parce qu'un juge trop sévère est toujours près de l'injustice ; et qu'enfin, se tenant habituellement trop haut, il a dédaigné une multitude de talents qui méritaient un regard plus attentif et plus clément ? On est surpris aussi de le voir prendre pour oracles des jugements mal fondés de Boileau, dont l'autorité est sans doute considérable quand il émet des axiomes de bon sens et de goût, mais ne saurait jamais justifier des condamnations prononcées sans examen. Peut-être aussi certaines paroles du roi Louis XIV ne méritaient-elles pas de servir comme de texte à d'importants chapitres, où l'éminent critique n'avait pas besoin d'autre autorité que ses pénétrantes observations et une sorte de divination, qui souvent suppléait chez lui à une lecture patiente des documents. On voit là, s'il est permis de le dire en parlant d'un esprit si ouvert, une espèce de superstition, qui a même l'air d'une gageure et d'une affection de docilité. On a peine à comprendre ce sentiment chez un écrivain qui n'a jamais professé aucune opinion qu'après s'en être

pénétré par la méditation la plus libre et la plus personnelle. S'il était en général attaché à ses doctrines, c'est qu'il avait le droit de les appeler siennes, et qu'il en possédait admirablement les raisons.

Vous reconnaîtrez sans doute, messieurs, que je n'ai pas dissimulé les reproches qu'on peut adresser à ses ouvrages dans le domaine de la vérité historique. Mais aussi ai-je fait remarquer qu'il y a d'autres genres de vérité, pour lesquels il n'admettait pas de relâchement.

On lui a plus d'une fois entendu dire qu'il *n'aimait pas médiocrement les lettres*. Par ce tour de langage, qui lui était familier, il ouvrait à qui voulait l'entendre le fond de son cœur. Il a aimé les lettres avec passion. Mais elles n'étaient pas pour lui un divertissement de l'esprit ; c'était une affaire sérieuse. Sans dédaigner les badinages élégants, où la littérature française a excellé de tout temps, sans aucune austérité affectée, il s'attachait de préférence aux parties les plus hautes de la littérature. Il y cherchait avant tout la connaissance de l'homme et en général et en particulier. Et que peut-on apprendre, soit de la nature commune à tous, soit des caractères individuels, dans les œuvres qui ne sortent pas d'une conviction profonde et qui ne sont pas la sincère expression d'un esprit qui cherche à se communiquer pour gagner les autres ? S'agissait-il du naturel particulier d'un écrivain, il était ravi, comme Pascal, lorsqu'en croyant lire un *auteur*, il trouvait un *homme* ; et il méditait le sens profond de cette remarque célèbre et souvent mal comprise de Buffon : " Le style est l'homme même." Et quand à la vérité générale, son goût était le même que celui de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Mais qu'est-ce que la vérité dans les ouvrages de l'esprit ? Un poème, une pièce d'éloquence peuvent-ils être vrais de la même façon qu'un chapitre de physique expérimentale, ou un traité de logique ? Là où le contrôle rigoureux n'est pas possible, où l'on ne peut mettre la nature en demeure de vérifier sous nos yeux les conclusions de l'esprit, la vérité n'est jamais, aux regards du philosophe, qu'une haute probabilité. C'est pourtant de cette vérité que les lettres doivent se contenter, c'est d'elle qu'elles tirent leur aliment. Aussi leurs enseignements sont-ils toujours renouvelables : comme rien ne s'y établit avec l'autorité infaillible de la science, tout y est perpétuellement ébranlé, et les opinions les plus plausibles y sont toujours à raffermir. Mais s'ensuit-il de là, comme de brillants esprits de notre temps croient le prouver, qu'il n'y a point de vérités dans les lettres, mais seulement des goûts inspirés par les circonstances, et qui doivent changer avec elles ? M. Nisard s'était de bonne heure arrêté à l'opinion contraire, et l'a toujours soutenue de toute la force de son esprit. Jamais homme n'a été plus convaincu qu'il existe des vérités éternelles, dont la littérature est l'expression. Il n'a pas reculé devant ce dessein hardi de classer les œuvres de l'esprit d'après la part de vérité qu'elles renferment. Il a vu, dans l'histoire, des siècles de progrès et des siècles de décadence, caractérisés respectivement par l'effort pour atteindre à la vérité, ou par l'abandon qu'en font les esprits les plus heureusement doués. Il édifie ainsi une doctrine qu'on peut appeler la philosophie de l'absolu en littérature. Il savait qu'on lui reprochait d'être amoureux de l'ab-

solu, et ne s'en défendait pas. Le système, assurément, est fragile dans son ensemble, comme le sont à peu près tous les systèmes. Mais n'est-il pas intéressant, dans ce siècle si abandonné au doute, de rencontrer un écrivain qui ne doute pas, une critique plein de foi, un homme qui affirme et se pique de démontrer une doctrine sur la matière la moins susceptible de définition, le mouvement incessant et toujours changeant des esprits ? On aime à contempler sa conviction, ses persévérants efforts, les ingénieuses analyses qui viennent à l'appui de son dessein, ce progrès qu'il débrouille dans les lettres ; et si l'on n'est pas entraîné, dans l'ensemble ou sur différents points, par sa foi et par sa méthode, on admire du moins la pénétration de son esprit, la pureté de son goût, et l'élégante gravité de sa plume.

M. Nisard ne sépare point la vérité morale de la vérité littéraire, ou plutôt, si je ne me trompe, ce qu'il appelle vérité dans les lettres est la justesse des observations morales. Comme il considère avant tout la nature humaine dans les écrits, il exige que l'écrivain la connaisse bien. Il ne veut pas qu'on ignore ses défauts, mais il aime qu'on la relève. Une grande part de son admiration pour le dix-septième siècle se rapporte à l'élévation morale des écrits de cette époque, où l'on a peut-être tout dit sur les passions et sur les vices, sans jamais les autoriser. Le théâtre, la chaire, les moralistes, les ont analysés, peints, mis en action, et les ont combattus en les dévoilant. Il ne semble pas qu'on puisse trouver dans tout le siècle une seule page où ils soient déguisés, absous, encouragés, divinisés. Sans jamais se donner un air d'austérité, M. Nisard goûte vivement cette morale droite et pure. Il sait excuser les faiblesses, il y compatit avec la clémence qui devrait toujours se trouver dans le cœur humain, si indulgent pour lui-même, et qu'on pouvait surtout attendre d'un homme d'expérience, à qui la vie n'avait apparemment caché aucun de ses secrets. Il se plaît à disserter sur les exigences de la morale et sur les cas de conscience, non point en philosophe et en docteur, qui prétend donner des décisions ; non pas en bel esprit, qui s'amuse à briller en agitant les questions sans les résoudre ; mais en honnête homme, qui aspire à être juste, et aussi en moraliste embarrassé, qui cherche à fixer sa jurisprudence dans les cas douteux, objets de nos perplexités. Sa conscience, sur les principes généraux, est sévère ; mais dans les applications, il redoute une rigidité qui pourrait être inhumaine.

Voulez-vous entendre un exemple de ces discussions qu'il engage avec lui-même sur l'interprétation de la loi morale, que les rigoristes, et parfois les hypocrites, rendent affreuse ; et qu'un véritable honnête homme doit rendre compatissante ? Je le tire d'une étude sur Mirabeau, où l'auteur cherche quel jugement il convient de porter sur les engagements non gratuits du grand orateur révolutionnaire avec la cour :

“ On fait bien de ne sacrifier aucun principe, même aux grands hommes, et la reconnaissance des nations serait la pire des corruptions, si elle cessait d'être d'accord avec la morale. Mais la morale en elle-même n'est pas tout d'abord et en tout temps parfaite. Née d'un noble et immortel instinct de l'homme, elle s'épure, elle se développe avec les sociétés : ses prescriptions deviennent plus précises et plus déli-

cates ; et, s'il est vrai qu'on ne puisse à aucune époque y manquer innocemment, la diversité des temps aggrave ou atténue les infractions...

“ Dans sa brillante épopée des Girondins, M. de Lamartine s'interroge sur l'acte de Charlotte Corday poignardant Marat. Entre la morale universelle, qui qualifie de crime tout assassinat, et son sentiment intérieur, qui lui fait admirer l'assassin, il hésite. Ne pouvant la trouver ni tout à fait criminelle, ni tout à fait innocente, il l'appelle l'ange de l'assassinat... Cette hésitation de l'illustre écrivain, condamnant la main qui frappe, mais justifiant, que dis-je ? divinisant le cœur qui a conduit la main, je l'éprouve au moment d'apprécier la vénalité de Mirabeau. Peut-être serait-il plus sage de laisser à Dieu le jugement de ces crimes qui ne déshonorent pas le criminel, et de ne pas tenter la conscience publique par des excuses données, au nom du sentiment privé, à des violations de la morale universelle. ” [*Études de Crit. litt. — Mirabeau.*]

Vous avez entendu avec quelle gravité le moraliste discute les applications de la morale. Cette lecture ne peut manquer de vous remettre dans l'esprit une pénible aventure, qui lui est arrivée à propos d'une parole cruellement interprétée, où il avait semblé admettre deux morales, l'une pour les hommes d'Etat, et l'autre pour le commun des hommes. Je puis me dire témoin de la vérité sur ce point : j'étais présent quand il lança, dans une discussion improvisée, un mot qu'il n'eut pas le temps de corriger ni d'expliquer, tant il fut promptement et sévèrement relevé ; et aussitôt ce mot fut colporté, amplifié, défiguré. Je ne voudrais pas dissimuler que moi-même, dans la simplicité de la jeunesse, je me sentis choqué de ce mot, prononcé comme au hasard par un homme qui paraissait si parfaitement maître de sa parole. Plus tard, j'ai compris que M. Nisard était un homme d'esprit et de tempérament, qui se laissait parfois entraîner à dire plus qu'il ne voulait par une sorte de plaisir singulier, celui d'énoncer d'une manière piquante et presque provoquante des pensées que tout le monde n'a pas, et mêmes des vérités d'observation, qui deviennent des paradoxes, dès qu'elles sont exprimées d'une manière tranchante et mordante. Avec toute l'élégance de ses manières et la distinction de son langage, M. Nisard n'en était pas moins un esprit véhément : il s'échauffait pour ses opinions d'autant plus qu'elles n'appartenaient qu'à lui ; il les soutenait hardiment, sans craindre de déplaire, et il éprouvait peut-être quelque secrète joie à surprendre ceux qui n'avaient pas vu aussi avant que lui. C'est ainsi qu'il donnait quelquefois à sa pensée un tour paradoxal, quoi qu'au fond il n'estimât que la vérité et la bonne foi ; mais les hommes qui ont le plus d'esprit ne se méfient pas toujours assez de leur esprit, quand ils parlent devant des personnes qui en manquent.

Il y avait en lui un ferme bon sens, qui se trouvait naturellement en opposition et comme en contradiction avec tout ce qui relève exclusivement du caprice, de l'engouement, de la mode ; et sa critique même n'a pas été exempte de cet esprit d'opposition, quoique toujours raisonnée et fondée sur les principes les plus sûrs que le goût ait jamais pu invoquer. Il aimait la sincérité et la maturité dans les ouvrages de l'esprit, au point d'être un véritable rigoriste dans la défiance que lui inspirait la fantaisie. Ses débuts littéraires et sa première jeunesse

tombèrent dans le temps du grand éclat du romantisme et des querelles qu'il provoqua. Le jeune écrivain résista dès lors à l'entraînement général de la jeunesse pour les doctrines nouvelles. Je n'entrerais pas aujourd'hui dans l'exposition des idées de réforme qui heurtèrent sa foi primitive aux doctrines classiques. Il goûta les beautés vraies de la nouvelle poésie lyrique, dont la France se vit doté d'une manière presque merveilleuse en peu d'années. Tout ce qui était grand, neuf et sincère allait droit à son cœur, qu'il ne distinguait pas de son esprit. Mais il parut fort réservé à l'égard de la réforme dramatique. Plus elle était bruyante, plus il s'en défiait. Il entendait prêcher des dogmes qui renversaient les objets de son ancien culte.

On ne pouvait guère être attaché aux croyances littéraires des Corneille, des Racines et des Boileau, sans trouver suspecte cette ardeur de renouvellement qui possédait la jeune génération. Que prétendait-elle faire ? Substituer la liberté illimitée du génie aux règles, et affranchir l'imagination du joug de la raison ? Mais si la raison est un joug, n'est-il pas salutaire et nécessaire ? Où l'imagination ne peut-elle pas s'emporter, si elle prend les avis de la raison comme non venus, et dignes de mépris et de dérision ? N'était-ce pas une poésie effrénée qui s'annonçait ? Et derrière les maîtres, qui savent le plus souvent ce qu'ils veulent faire, et qu'un instinct plus sûr que toutes les théories retient dans certaines limites, ne voit-on pas se démener un tourbillon de jeunes disciples épris de tout ce qu'il y a de moins plausible dans les réformes proclamées, ne songeant qu'à étonner et à scandaliser les bonnes gens par leurs audaces, affranchis de toute contrainte, mais non de la médiocrité de leur génie, enivrés du bruit qu'ils font, et, comme le disait spirituellement M. Nisard, croyant faire tout le bruit qu'ils entendent ; singes des maîtres et n'imitant que leurs défauts et leurs grimaces, étourdis, enchantés de la popularité qu'ils s'attribuent et qu'ils ne doivent qu'à des idées qui les dépassent ? On vit en effet, dans les premières années après 1830, une sorte de carnaval de masques romantiques ; et les esprits de sang-froid s'étonnèrent du délire orgiastique dont ces jeunes têtes étaient possédées. C'est alors que M. Nisard, aussi jeune que la plupart de ces réformateurs se jeta résolument dans la lutte, et prenant la plume du pamphlétaire, écrivit le *Manifeste contre la Littérature facile*, sans trembler devant les ressentiments, qui ne lui manquèrent pas. On sait en effet que le chef illustre du parti romantique n'a pas dédaigné de loger le nom de M. Nisard dans un de ces vers qu'il regardait comme un pilori. La Sorbonne, qui s'y trouve tout entière, ne s'est jamais beaucoup émue de ces flétrissures, qu'elle considère seulement comme des éruptions de mauvaise humeur, trop naturelles à ce que le poète romain appelait " la race irritable des poètes." M. Nisard avait cependant fait preuve, dès sa vive jeunesse, d'un tact fort délicat dans cette campagne contre les mauvais écrivains du temps. Mais quelque coup déguisé avait porté, peut-être d'autant plus fort qu'il était plus ménagé. En réimprimant plus tard ce *factum* de jeunesse, écrit de verve, riches de pensées, brillant d'invention, M. Nisard a cru devoir s'accuser d'avoir quelque peu sacrifié aux dieux nouveaux qu'il voulait combattre, et il s'est sévèrement mutilé, sans être encore satisfait de tant de retranchements. C'est une salutaire leçon qu'il nous a donné à tous. Il avait la religion de la simplicité dans l'expression,

laquelle ne peut se soutenir sans un choix diligent dans les pensées et dans les mots. Là réside une partie de la probité de l'écrivain, car il est impossible d'intéresser en étant sobre, si l'on n'est pas en même temps sérieux et vrai. Le luxe du langage peut faire illusion sur la valeur de la pensée, mais l'expression simple met tout à nu : on n'est alors jugé que sur ce que le fond vaut réellement aux yeux d'un juge attentif, sensé, expérimenté.

M. Nisard a toujours été ce juge-là. Cet homme si fin, si aimable, si peu pédant en sa personne, était, dans les affaires de littérature, c'est-à-dire de pensée, et de style, le plus exigeant maître, pour les autres comme pour lui-même : il ne maniait qu'avec une sorte de crainte respectueuse cette belle et difficile langue française, pour laquelle il professait un pieux amour ; et il ne la vénérât que parce qu'elle lui paraissait, de toutes les langues, la plus réfractaire à tous les genres d'illusion et de supercherie.

L. CROUSLÉ.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

L'ENFANCE DE J.-P. LAURENS

A travers les plaines brûlantes du Lauraguais, fertile en grains, le petit village de Fourquevaux, situé comme son nom l'indique " à la fourche de deux vallons ", ressemble à une délicieuse oasis dans le désert. De tous côtés, par la campagne environnante, selon la saison et à perte de vue, se déroulent ou des herbages drus ou des moissons jaunissantes, ou de rudes chaumes hérissés : mais ici, parmi les ruelles du hameau, jaillissent tout à coup du sol calciné des acacias, des platanes, des tilleuls, et derrière le château se développe un parc immense peuplé de chênes et de marronniers, presque une forêt.

Jean-Paul Laurens est né à Fourquevaux vers 1838. Il passa son enfance à se déchirer les pieds aux sentiers ronceux de son pays, goûtant les délices de l'école buissonnière, tandis que son père et son frère trimaient de leurs quatre bras au soleil. Autant pour satisfaire un irrésistible penchant au vagabondage que pour fuir les leçons de *monsieur le maître*, il parcourait des espaces immenses ; un jour, il arriva en vue de Toulouse, — rêvant, chantant et quelquefois priant.

Sa mère, qu'il avait trop peu connue, en mourant avait laissé tomber un *Livre d'Heures romaines* au bord de son lit. L'enfant s'était emparé de ce bouquin, dont la basane s'effiloçait affreusement, et l'avait enfoui dans une des poches de son pantalon, profonde comme un sac. Chaque matin, il emportait la précieuse relique, et sur le midi, quand les camarades qu'il avait entraînés au loin, las ou repus de mûres, d'arbuscules, de micocoules, de prunelles, de toute espèce de fruits des arbres et des haies, se rasaient dans les bruyères pour y sommeiller tranquillement, lui, étendu à demi sur l'herbe, à l'ombre grêle de quelque amandier, *lentus in umbrâ*, au lieu de s'abandonner aux douceurs de la méridienne, portait à ses yeux bien ouverts les

pages du *Livre d'Heures* et les tournait l'une après l'autre, avec des étouffements de cœur qui le firent souvent pleurer.

Un liséré de ruban fané marquait l'endroit précis où sa mère avait fermé le paroissien pour mourir. La pauvre femme s'était arrêtée au psaume cinquantième, qui commence par ce verset : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde*. Le malheureux petit, qui savait lire, revenait sans cesse à ce psaume final : il lui semblait que sa mère avait besoin de cette prière pour entrer au ciel, et cent fois à son intention il la récitait dévotement.

Une après-midi, feuilletant et feuilletant encore les *Heures romaines*, ce trésor inépuisable en émotions tendres et douces, Jean-Paul fit la découverte d'une image. Il tomba en arrêt et regarda avidement. C'était une *Nativité*. La Sainte-Vierge tenait l'enfant Jésus sur ses genoux ; derrière eux, saint Joseph se penchait pour les voir ; un peu plus loin, trois bergers accourus à " la bonne nouvelle " étaient prosternés, adorant le Sauveur ; à droite, une vache aux cornes magnifiques tendait le cou, projetant son haleine chaude pour réchauffer le berceau ; en haut, dans les combles de l'étable de Bethléem, des anges volaient.

Laurens, qu'une perte irréparable disposait à l'exaltation, ne put supporter longtemps la vue de cette misérable estampe, d'après Carle Vanloo, gravée pour la maison Barbou, de Limoges, par un nommé Jacques Berniquet. Il referma le livre vivement et lança des pierres à ses amis les vagabonds pour les remettre sur pied. Il essaya de n'y plus songer. Mais le lendemain, assis sous le même arbre, il retournait à son cher supplice, et après avoir contemplé de longues minutes l'image, objet de son bouleversement de la veille, lui dont la main était à peine capable de tracer les lettres de l'alphabet, tenta, chose inouïe ! de copier la petite *Nativité* de Vanloo.

Qui lui soufflait cette idée ? Qui lui communiquait l'audace de cette extraordinaire entreprise ? Personne. En essayant son premier croquis en pleine nature, dans les campagnes nues du Lauraguais, Jean-Paul Laurens obéissait à cette voix que, bien avant lui, parmi les champs arides de Vespignagno, avait entendue le pâtre Giotto, traçant le profil de ses chèvres sur les rochers : la voix impérieuse de la vocation.

Mais le *Livre d'Heures*, sondé, pénétré dans tous ses coins et recoins, était épuisé, et la fièvre de dessin qui avait gagné notre garçonnet de Fourquevaux le brûlait toujours. Que faire à présent des longues journées solitaires ? Prendre des alouettes au filet, engluer linottes et chardonnerets aux sources, tous ces amusements, auxquels il s'était livré avec passion, ne le touchaient plus.

Il avait remarqué des arbres dans une des estampes du paroissien, et comme, à l'entrée même du village, il connaissait de superbes acacias, un soir, au risque de se brouiller avec ses compagnons, il les abandonna au désert et se rabattit seul vers Fourquevaux. Coup sur coup, il tenta d'enlever sur une page de son cahier de deux sous les belles branches chargées de fleurs des acacias. Hélas ! sa tentative ne réussit guère. Il s'y entêta. Mais après des essais renouvelés et tout

aussi infructueux, il renonça à son idée. Dans les *Heures* de sa mère, chaque trait était arrêté, précis, fini ; dans la nature, au contraire, chaque trait lui paraissait flottant, vaporeux, insaisissable par le mouvement continuel de la lumière et de l'air. O désespoir !

Cette impuissance coupa les ailes à son essor d'artiste instinctif : il fut humilié et demeura plusieurs semaines sans toucher ni à son crayon, ni à son papier, se reprenant à ses jeux rustiques avec une sorte de colère, domptant l'inquiétude naissante de son esprit par des marches éperdues qui le rendaient au logis paternel absolument exténué, sans force aucune et sans appétit.

Mais il avait eu beau renoncer " à faire des images " comme il s'exprimait lui-même dans ses confidences aux polissons de l'école, à son frère, son premier admirateur, Jean-Paul ne songeait qu'aux images, ne pensait qu'aux images du matin au soir et du soir au matin. C'était une véritable possession. A la nuit, en regagnant la maisonnette au toit rouge, entendait-il dans les pénombres du crépuscule la voix de quelque galopin qui l'appelait à une partie de main-chaude sur la place du village, il voyait aussitôt les anges de la *Nativité* de Vanloo chantant au bruit de leurs ailes : *Gloire à Dieu dans la hauteur des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Un tableau lui apparaissait incontinent, et, malgré qu'il en eût, sa cervelle obsédée plaçait les personnages, distribuait les plans d'une œuvre confuse, entrevue comme dans un rêve, à travers les obscurités mystérieuses du sommeil.

II.

Un matin du mois de mai 1851, Fourquevaux qui dormait encore, fut éveillé par un grand bruit de ferrailles et par des chants lancés à pleine voix. Dans cette bourgade, coutumière, comme toute bourgade du Midi, de la musique et des chansons, était-ce une aubade ? était-ce un charivari ? En une minute, ce menu peuple rustique fut en l'air, et chacun de glisser un pas au seuil de sa porte et de regarder vers la route de Toulouse, d'où partait un concert tout à fait inattendu.

Là-bas, dans les claires buées de l'aube, que le soleil rougissait d'un premier rayon, parurent trois robustes gaillards, dont les bouches rondes, ouvertes comme des gouffres, faisaient un vacarme étourdissant. Derrière ces chanteurs forcenés, un énorme mulet poilu, ventru, à oreilles pendantes, quelque peu galeuses, traînait un chariot disloqué. Était-ce bien un chariot ? Cette longue caisse de sapin, souillée de barbouillages immondes, supportée par un essieu criard, tenait de tous les genres de véhicules, du fourgon, du tombereau, de la carriole, et n'en représentait exactement aucun.

La bande matinale défila à travers le village, insoucieuse des regards soupçonneux qui la mitraillaient au passage, et vint s'arrêter devant l'église. Pour le coup, l'ébahissement fut au comble, et les payans se précipitèrent. En un clin d'œil, les hommes, les femmes, les enfants, les chiens enveloppent, cernent, étreignent les nouveaux venus, leur charrette et leur mulet.

“ Au large donc, vous autres ! s'écria en zézayant l'un des étrangers, grand escogriffe à barbe noire.

— Qui êtes-vous ? demanda un indigène, osant faire un pas de plus.

— On m'appelle l'*Italien*. ”

L'escogriffe, en articulant ces mots, allongea un bras vers le coffre de la charrette et en retira une rapière démesurée.

Fourquevaux, épouvanté, recula de plusieurs semelles.

Au même instant, la porte de l'église s'entrebâilla. Un ecclésiastique passa le nez.

“ Monsieur Antonio Buccaferrata ! monsieur Antonio Buccaferrata, cria-t-il, alarmé.

M. Antonio Buccaferrata salua avec les marques du plus profond respect ; puis, riant, rejeta sa lame à terre parmi les mille objets bizarres de la charrette, que ses camarades étaient en train de décharger.

“ Mes amis, dit le curé à ses ouailles ahuries, n'ayez pas peur : ces messieurs m'ont été recommandés par monseigneur l'archevêque ; ils viennent peindre l'église. Ces messieurs, qui depuis longtemps travaillent dans nos contrées, sont des peintres italiens.

Des peintres italiens !

En effet, quelques jours après, des échafaudages étaient dressés contre les murailles du chœur de la modeste église paroissiale, et nos trois artistes ambulants montaient et descendaient de longues échelles flexibles, tenant en main des pinceaux énormes, affreusement ébouriffés, et des godets débordant de sauces grises, brunes, quelquefois d'un jaune doré.

Il paraissait évident, à l'attitude crâne de Buccaferrata sur les planches des échafauds, au ton impérieux de sa voix, à la liberté qu'il prenait contre toute décence de siffler de temps à autre un air en travaillant, il paraissait évident que cet Antonio Buccaferrata, grand, élancé, beau de pose et de geste, était le maître peintre de la troupe, et que les deux pauvres diables qui l'accompagnaient n'étaient que des ouvriers. Du reste, tandis que les frères Pedroja, Giovanni et Filippo, marbraient à grands renforts de biceps des soubassements, accrochaient des étoiles aux voûtes, enluminaient le manteau bleu d'un saint Paul montrant son glaive, badigeonnaient un arbre de la croix sur les épaules du Nazaréen, lui, Antonio, armé de la glorieuse palette interdite à son entourage, retenant de ses longs doigts nerveux, non pas un pinceau à barbouiller des volets, mais dix pinceaux minces, effilés, pointus, touchait les têtes, les pieds, tous les nus en un mot des personnages qu'à l'aide de vastes cartons il avait, au préalable, soigneusement décalqués sur les murs.

III.

Cependant nos artistes menaient, en terre de Lauraguais, une vie fort discrète. Retenus toute la journée à l'église par le travail, le soir venu, ils se retiraient au premier étage du presbytère, que le desservant de la paroisse leur avait alloué comme logement, et on ne les rencontrait pas plus dans les ruelles du village qu'au cabaret. C'était tout au monde si, de temps à autre, à la nuit, en s'aidant de la guitare, on les entendait fredonner quelques chants de leur pays.

Fourquevaux éprouvait une déception énorme. Ce fut d'abord de l'ennui, puis cela devint de la colère.

Fourquevaux, furieux non seulement de ne pouvoir caqueter avec étrangers,—on a si peu de distraction au village!—mais aussi de ne pas être admis à se repaître les yeux de leur peinture,—de grands voiles tombant des voûtes les cachaient absolument,—Fourquevaux se mit à la fin en insurrection ouverte. Profitant d'une absence du curé, dont l'autorité les eût maintenus, cinquante délégués de ce peuple soulevé vinrent un jour frapper bruyamment à la porte de l'église.

Antonio Buccaferrata surgit brusquement sous le porche.

—Que voulez-vous ? leur cria-t-il.

—Nous voulons voir ce que vous faites.

—Ce que nous faisons n'est pas fini.

—Montrez-le tout de même.

—Nous ne voulons pas le montrer.

—A bas, les Italiens ! à bas !

—Giovanni ! Filippo !

Les deux ouvriers rejoignirent leur patron. L'émeute recula : les vêtements, les visages des frères Pedroja, salis de toute espèce de couleurs, ici balafrés de jaune, meurtris là de taches saignantes qui ressemblaient à des blessures, l'avaient épouvantée.

—Vous n'entrerez pas, vous savez ! dit Buccaferrata fort pâle.

—Vous n'entrerez pas ! appuyèrent Giovanni et Filippo, levant leurs quatre poings fermés.

Il y eut un moment de silence. De part et d'autre, nos gens se mesurèrent des yeux.

C'est à cette seconde formidable qu'un garçonnet, qui pouvait bien avoir de treize à quatorze ans, se détacha du groupe des campagnards et marcha vers Buccaferrata.

—Monsieur Antonio, lui dit-il, je vous en prie, donnez-moi la permission, à moi, de voir vos tableaux.

Au milieu des grognements sourds de Fourquevaux en révolte, la voix de l'enfant avait détonné comme une musique. Le maître peintre

dont l'œil fixe et froid ne quittait pas ses ennemis, abaissa un regard sur le jeune paysan. C'était un être long, maigre, chétif; mais sur ce corps étiré, qui avait poussé trop vite, entre deux épaules étroites, légèrement pointues, se dressait une tête admirable d'intelligence et de vie. Plusieurs Primitifs et quelques maîtres de la Renaissance, Raphaël et Léonard entre autres, nous ont donné quantité de saint Jean-Baptiste aux cheveux crépus, minutieusement annelés. C'était, chez ce naturel de Lauraguais, la même chevelure, le même aspect. Le front rugueux, bossué de deux protubérances jumelles, comme si la pensée trop intense de ce cerveau à peine éveillé voulait forcer sa cloison, avait une singulière beauté; les yeux gris, perçants et doux, rayonnaient d'enthousiasme contenu.

“ Et que te font mes tableaux, à toi, *bambino* ? lui dit-il enfin.

—J'aime tant les images !

—Comment t'appelles-tu ?

—Jean.

—Jean-Baptiste sans doute ?

—Non, Jean-Paul.

—Et ton père, quel est son nom ?

—Laurens.

—Que fais-tu ?

—Je vais à l'école.

—Entre. ”

Tandis que l'enfant franchissait le seuil de l'église, environné, enveloppé des trois artistes, Fourquevaux, subitement calmé—dans une certaine mesure ne venait-on pas de lui donner satisfaction ?—Fourquevaux se retirait glorieux de sa victoire, et résigné, pour être admis à voir les peintures, à attendre qu'elles fussent terminées, entièrement terminées.

Debout sur les échafaudages, notre petit paysan, à qui l'œuvre du maître peintre apparut tout à coup, demeura muet de saisissement. Ah ! que nous étions loin des *Heures romaines* ! Laurens, qui depuis, chez nous, en Espagne, en Italie, a bu jusqu'à l'ivresse la belle folie de l'art, ne se souvient pas d'avoir éprouvé de bouleversement plus profond de sa vie. La fresque d'Antonio Buccaferrata, plutôt badigeonnée que peinte, représentait la fameuse Cène de Léonard de Vinci. L'enfant regardait ; les yeux dilatés jus qu'aux sourcils, il ne cessait de regarder.

“ Oh ! celui-là ! dit-il, désignant un personnage du tableau qui retenait une bourse dans sa main crispée.

—Tu le reconnais ? lui demanda Antonio.

—C'est Judas. ”

Puis, après un nouveau recueillement, laissant pour ainsi dire éclater son âme trop pleine :

“ C'est beau tout de même, balbutia-t-il, c'est bien beau ! ”

Cette admiration naïve toucha Antonio Buccaferrata.

“ Aimerais-tu d'être peintre ? lui dit-il avec une émotion qui rendit sa voix chevrotante.

— Oh ! si mon père voulait !

— Mais le veux-tu, toi ? le veux-tu ?

— Oui, monsieur, murmura-t-il, sa tête rousse dans les cieux ouverts.

— Justement, nous avons besoin d'un apprenti, maître, intervint Filippo Pedroja.

— Où est ton père ; insista Antonio ?

— Aux champs.

— Et ta mère ?

— Elle est morte.

— Allons trouver ton père. ”

Le soir même, Jean-Paul Laurens était confié à Antonio Buccaferrata, et quelques semaines après, ayant aidé les frères Pedroja à atteler le mulet à la carriole, il s'éloignait de Fourquevaux, le cœur serré, mais résolu, les yeux troublés, mais éblouis par des lumières intérieures, les lumières de la vocation vraie qui laissent entrevoir l'avenir.

FERDINAND FABRE.

ETUDES SOCIALES.

LA FEMME ET LE FOYER DOMESTIQUE.

Le 24 mai. 1886, à la réunion annuelle de la Société d'Economie Sociale, à Paris, M. Antonin Rondelet fit la communication suivante au sujet d'un ouvrage qui venait alors de paraître et intitulé : *La Mère de Famille*.

“ Il y a des livres qui se font sans que l'auteur en ait, pour ainsi dire, conscience, et sans qu'il en ait formé le dessin. Ce n'est plus l'écrivain qui veut remplir les colonnes d'un journal, les pages d'une revue, ajouter un volume à ses écrits. Ces livres sont particulièrement dignes d'attention, car, plus que d'autres, ils ont chance d'ajouter de nouvelles richesses au trésor patiemment accumulé de l'expérience et de la raison humaine. Tel nous paraît être le cas de l'ouvrage que nous présentons aux lecteurs de *La Réforme Sociale*, comme rentrant absolument dans les traditions de notre école. L'auteur de *La Mère de Famille* — nommons le, bien qu'il n'ait pas signé son ouvrage : M. l'Abbé Camille Rambaud, fondateur de la cité de l'Enfant Jésus, aux Brot-

teaux, près de Lyons,—s'est trouvé depuis plus de vingt-cinq ou trente années, chaque jour, à chaque heure, en présence de ces femmes du peuple qui venaient lui demander des conseils. Ce sont ces avis tant de fois répétés et vérifiés par une si constante expérience qui forment le texte de ce petit volume.

Il y a pour tout homme deux vies différentes : l'une qui est l'existence du dehors où se meut et se déploie notre activité physique : c'est le travail, la production, la richesse, le succès. L'autre est tout intérieure : c'est la vie de l'âme et du cœur, le recueillement ; ce sont les affections domestiques, c'est le bonheur. Cette seconde existence est la vraie ; c'est elle qui est la raison dernière de tout ce qui se passe au dehors. C'est une grave erreur, en économie politique, de perdre de vue les sentiments de l'âme et les traditions du foyer : c'est par là que tout s'explique et se mesure. L'auteur de *La Mère de Famille* va résolument à l'encontre de certaines erreurs qu'accrédite la science et que multiplie un zèle maladroit. Il s'élève avec force contre le travail des femmes si mal entendu et si malheureusement favorisé de nos jours. Il établit avec une précision de détails irréprochable qu'en aucune occasion la femme qui travaille au dehors ne gagne assez pour couvrir les dépenses résultant de son absence du foyer domestique. Il y a là un compte de doit et avoir semblable à celui que représente la méthode fondamentale des monographies. Les plus belles résolutions du monde ne sauraient résister à l'entraînement des dépenses que déterminent ces gains apparents, à cette absence d'ordre et de soins sans lesquels rien ne dure et rien ne profite.

Dès que la femme reste au foyer, elle soigne et élève ses enfants. L'auteur s'attaque avec raison à l'abus qu'on fait dans notre société contemporaine de l'Asile et de la Crèche. Dès que la mère ne travaille plus au dehors et qu'elle garde la maison, l'enfant reconquiert sa place auprès d'elle, et le père aime à les trouver réunis à la table de la famille. Il ne faudra pas non plus se hâter de mettre au travail des enfants trop jeunes encore. Ils faut qu'ils se forment et qu'ils s'élèvent ; le peu d'argent qu'ils peuvent ainsi rapporter à des parents avides ne saurait compenser le préjudice que cet arrêt prématuré de leur éducation entrainera pour le reste de la vie.

On le voit : toute la pensée de ce livre, c'est la conservation, et l'on pourrait, hélas ! ajouter aussi la résurrection des mœurs domestiques. Ce qui rend ces pages vraiment belles et vraiment efficaces, c'est l'autorité, l'expérience, la simplicité de l'homme qui les écrit. Il n'y a rien là qui sente l'auteur, et l'oubli de soi-même y va jusqu'à la négligence ; en revanche, on reconnaît l'homme éprouvé dans la direction des âmes, l'homme dont chaque pensée est une lumière, chaque parole une recommandation et un conseil. Il y a là une science de la vie, une ardeur de charité, une puissance de vérité qu'il est donné à peu d'auteurs d'atteindre et à laquelle peu de lecteurs pourront résister.

L'abbé Rambaud, nous l'avons dit, n'a pas signé *La Mère de Famille* comme il avait précédemment signé sa *Méthode d'enseignement raisonné—partie philosophique*. Ce dernier volume est le témoignage d'une des entreprises les plus extraordinaires qui aient jamais été tentées, et cette

entreprise a maintenant pour elle un succès de vingt années. L'abbé Rambaud, s'est proposé d'apprendre aux enfants du peuple, non point cet amas de connaissance qu'on prétend leur enseigner aujourd'hui, mais les notions essentielles de la philosophie, et par suite de l'économie politique et du droit.

Il ne faut pas entendre ici par philosophie la science qu'on enseigne aujourd'hui, science qui de notre temps semble s'être donné l'étrange mission de détruire les croyances et d'affaiblir les principes du sens commun. La vraie philosophie consiste au contraire à raffermir l'homme dans la possession de lui-même et à lui permettre ainsi d'user de toute sa raison. La réflexion n'est pas faite pour ébranler le sens commun, mais tout au contraire pour lui donner plus de force et plus de sûreté. Tous ces enfants du peuple vont se trouver, dans le commerce de la vie, en face des objections que soulève une fausse science, des préjugés qu'accueille une avidité crédule, des calomnies que colportent des passions haineuses. Seront-ils assez forts pour les mépriser ou assez instruits pour y répondre. C'est à quoi l'enseignement de l'abbé Rambaud a pris à tâche de pourvoir. Vous pouvez entrer dans cette humble école, vous pouvez interroger le premier élève venu. Cet enfant vous expliquera les raisons qu'il a de croire en Dieu, les fondements de la propriété, les relations du capital et du travail ; il saura distinguer les différentes espèces d'impôts ; il sera en mesure de refuter aussi bien l'erreur du socialisme que celle du panthéisme. Quelle que puisse être la valeur de la méthode d'enseignement, il ne serait ni juste ni raisonnable de demander à personne de croire sur parole à de semblables résultats, mais il ne faut pas oublier que cette école existe depuis tantôt vingt années, et que les enfants admis dans les premiers temps sont devenus des hommes qui ont fait leur chemin et pris leur place dans la vie. Quoique nés pour la plupart dans la plus humble des conditions et quelques-uns même dans la misère, ils ont presque tous réussi au-delà de toute espérance ; de quelque fonction qu'ils aient été chargés, on a pas tardé à reconnaître en eux un sens droit, un jugement ferme, une netteté de vues et un esprit de décision qui manquent à la plupart des hommes. C'est que dans cette philosophie pratique, l'on s'est efforcé avant tout de fortifier chez eux le sens commun, d'affermir la sécurité de leur certitude et de transformer en quelque sorte cette clarté de l'esprit en résolution de la volonté.

C'est ainsi, pour en revenir à notre point de départ, que dans le livre *la Mère de Famille*, l'auteur s'est attaché avec le même soin et le même succès à fortifier dans l'âme de la femme les bons sentiments du cœur, à rendre plus vif son attachement pour les vieilles et pieuses coutumes du foyer domestique, à développer par tous les moyens possibles l'amour qu'elle éprouve pour les siens. Il ne faut pas aller chercher aussi loin qu'on le fait trop souvent les moyens d'améliorer la nature humaine : elle porte en elle, malgré sa corruption et sa déchéance, une grande puissance de croire et d'aimer, un besoin d'affection auquel il faut pourvoir, un fond de raison et de bons sens dont il faut la mettre en possession.

[*La Réforme Sociale.*]

L'ART POUR TOUS.

Je ne veux pas d'un art pour le petit nombre, non plus que d'une éducation pour le petit nombre ni d'une liberté pour le petit nombre.

WILLIAM NORRIS.

MM. Pécaut et Baude qui ont récemment publié à la librairie Larousse, Paris, un recueil d'*Entretiens familiers sur l'art*, ont fait précéder leur ouvrage des remarques suivantes :

“ Quelques mots nous semblent nécessaires, en tête de ce modeste petit livre, pour en justifier la nouveauté.

Les auteurs ne se dissimulent pas qu'en l'écrivant ils s'attirent deux sortes d'adversaires.

Les premiers ont, ou affectent, une grande idée de l'art. “ Vulgariser, démocratiser l'art ! s'écrieront-ils. Tentative absurde et coupable ! L'art, c'est par essence chose aristocratique, le fait d'une élite : il y faut ou le don du génie ou tout au moins une culture exceptionnelle. L'art et le peuple, deux contraires : l'un c'est le luxe, c'est l'inutile ; l'autre c'est le dur labeur, l'âpre poursuite de l'intérêt matériel. Vous ne pouvez rapprocher l'art de cette région inférieure qu'à la condition de l'abaisser, de l'avilir. ”

Les seconds font profession d'entendre mieux que personne l'éducation démocratique. “ Ce qu'il faut aux enfants du peuple, disent-ils, c'est un bagage solide, un viatique bien composé pour le rude combat de la vie moderne. Pas de temps perdu, pas de luxe, rien de superflu, mais de la science et encore de la science, des notions pratiques et positives, tout ce qui arme l'intelligence et les bras, et rien de ce qui exalte l'imagination. ”

Nous sommes aussi éloignés des uns que des autres, et pourtant nous estimons que notre sentiment de la grandeur de l'art et de la véritable éducation populaire ne le cède en rien à celui qu'ils professent.

Il n'est pas vrai, selon nous, que l'homme du peuple soit condamné par la nature à faire le voyage de la vie le front courbé vers la terre sans jamais lever les yeux vers les hautes et lumineuses régions. L'art chose aristocratique, quel blasphème ! A notre tour de vous dire que vous n'entendez rien à l'art, à sa nature propre. Il est chose humaine entre toutes, comme la religion, comme toutes les formes de l'idéal. Le goût, le sens de la beauté, est l'un des caractères constitutifs de l'homme, au même titre que le sens moral ou que le sentiment religieux, et s'il existe quelques âmes fermées à cette révélation du beau, elles sont sans doute aussi rares que celles à qui la nature a refusé la conscience. La vérité est que l'ignorance seule mutile de ce sens foncièrement humain des millions de nos semblables. Chez tous le germe en existe, et vous devez le développer avec amour si votre éducation prétend développer dans l'enfant tout l'homme.

Le blasphème est plus impie encore, de borner l'éducation du peuple aux seules notions positives. De quel droit interdisez-vous à la foule de vos frères ce qui fait le meilleur de votre vie et leur fermez-vous l'accès d'un ordre de pensées et de sentiments qui, avec quelques autres de même sorte, fait votre vrai titre à la dignité d'homme ? L'aspiration vers les choses supérieures, les élans de l'enthousiasme, les joies pures de l'imagination, de quel droit les traitez-vous de luxe inutile ? C'est au contraire quand une destinée est obscure, rude et laborieuse, qu'elle a besoin surtout de s'illuminer d'un pur rayon de poésie. Vous avez, vous, pour relever votre existence, les voyages, les lectures, les spectacles, la société. A l'humble enfant de nos écoles la vie ne réserve qu'une longue leçon d'expérience positive, d'aride prudence, de calcul, d'égoïsme, et la lumière, si elle l'éclaire, ne peut lui venir que de nous. Sachons la lui donner, la plus brillante possible.

Au surplus, prenez garde à ceci : quand il serait faux que l'homme du peuple ait le même droit que vous à comprendre et à goûter l'idéal, il demeurerait vrai que votre intérêt vous commande de lui ouvrir toutes les avenues.

Notre société démocratique traverse une crise solennelle. A cette heure où les vieilles assises de la conscience s'ébranlent sans qu'apparaisse un nouveau point d'appui, nous courons la périlleuse aventure d'appeler, par l'enseignement libéral, tout citoyen à la pleine autonomie, de le faire libre, de l'abandonner dans la mêlée confuse sans autre lumière que sa raison et sa conscience. Cette conscience, cette raison, prenons garde de les fortifier de notre mieux, de les munir de tout ce qui peut les tenir hautes et fermes. Ce n'est pas tout d'enseigner au peuple les sciences qui lui permettront de tirer utile parti de l'existence. Encore faut-il conserver à cette existence quelque prix. Tout ce qui lui donne son prix, sa noblesse, les raisons sacrées d'aimer et de respecter la vie et les hommes, d'aimer et de respecter quelque chose d'autre que soi, de soupçonner un autre objet de la destinée que l'intérêt, un autre emploi de la vie que l'égoïsme, voilà ce que l'éducation populaire doit, sous peine de désastre, conserver dans l'âme nationale. Et, à coup sûr, l'art est au nombre de ces pures sources de vie. En essayant pour la première fois de l'introduire dans l'école primaire, nous croyons faire œuvre d'intelligents et prévoyants démocrates.

Veut-on notre pensée dernière ? Une démocratie ne peut sans se démentir faire deux ordres d'éducation et par conséquent deux classes, deux cités. Elle est tenue d'ouvrir à tous les citoyens, au peuple comme aux riches, toutes les avenues de la Vérité et de la Beauté. Les destinées de la liberté nous paraissent, à la longue, suspendues à la solution de ce problème : concilier les conditions de brièveté et de simplicité de l'enseignement primaire avec celle de la plus haute culture ; bref, donner au peuple, comme aux classes supérieures, ses *humanités*.

NOTE DE LA DIRECTION. — Nous devons mettre nos lecteurs en garde contre cet ouvrage où il y a peu de chose de bon, en dehors de l'idée générale qui se dégage de la préface que nous venons de citer.

Voici ce qu'en dit M. de Nolhac dans le *Polybiblion* : " Le beau titre et le noble but ! Il est intéressant de convier les jeunes générations à l'étude du beau et des formes diverses qu'il a revêtu à travers les âges ; mais si l'idée de ce livre est excellente et l'exécution matérielle irréprochable, le reste laisse beaucoup et même tout à désirer " — Tant à cause de ces aïnes gravures qu'on y a intercalées, comme œuvres d'art, qu'en raison des doctrines de MM. Pécaut et Baude, ce volume ne peut pas être lu par tout le monde, et il doit être écarté des mains des jeunes gens.

OCTOBRE

*Avant que le froid glace les ruisseaux,
Et voilè le ciel de vapeurs möröses,
Ecoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.*

*Octobre permet un moment encor
Que dans leur éclat les choses demeurent ;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.*

*Tu sais que cela ne peut pas durer
Mon cœur ; mais, malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer
Et saisir du moins l'heure fugitive ;*

*Bätis en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes
Et vient balayer de son dur rateau,
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.*

FRANÇOIS COPPÉE.

CHIMIE.

ÉLECTRISATION DES VINS.

Tout le monde sait que le vin nouvellement fait, le *vin nouveau*, est loin de posséder l'arome, le *bouquet* comme l'on dit, du vin qui a plusieurs années de bouteille. D'ordinaire, on laisse le vin trois ou quatre années en barriques et, au bout de ce temps, on le met en bouteilles. Le vin continue à s'améliorer.

La vinification, en effet, ne consiste pas seulement dans la transformation du sucre du raisin en alcool, transformation qui s'opère rapidement dans la cuve du vigneron. Et cela est si vrai, qu'on peut augmenter la richesse alcoolique d'un vin sans améliorer sa qualité. Pourquoi tel vin est-il meilleur au goût que tel autre ? L'analyse chimique permet-elle de distinguer l'admirable vin du Clos Vougeot du *petit bleu* qu'on récolte à Suresnes ?

Si l'on en croit nos meilleurs chimistes, il existe dans les vins des éthers, des huiles essentielles, qui varient avec les différentes espèces de vins et qui leur donnent leur caractère spécial.

Ces huiles essentielles ne se trouvent pas toutes formées dans le jus du raisin, et elles ne se produisent pas durant l'opération qu'on appelle la fermentation. Ce n'est qu'à la longue, sous l'influence de l'oxygène de l'air, que l'alcool et les acides du vin se transforment en éthers et en huiles essentielles, et voilà pourquoi le temps améliore nos vins.

Ce même oxygène, qui joue un rôle des plus utile au point de vue de l'amélioration des vins, peut, au contraire, avoir la plus fâcheuse influence, en provoquant la transformation de l'alcool en acide acétique : le vin est devenu du vinaigre. Comment expliquer ce phénomène ? Comment l'oxygène peut-il tout à la fois améliorer le vin ou le rendre détestable ?

Pour que l'oxygène de l'air transforme le vin en vinaigre, il faut que le vin contienne un végétal microscopique appelé mycoderme du vinaigre [*Mycoderma acedi*]. En l'absence de ce végétal, le vin ne saurait devenir aigre.

L'expérience nous prouve que le mycoderme du vinaigre est loin d'être rare, puisqu'il suffit de laisser une bouteille de vin débouchée pour que la transformation s'opère. C'est une affaire de quelques jours et la rapidité de cette transformation sera d'autant plus grande que la température sera plus élevée. Tous les vins possèdent donc ce végétal nuisible ; l'air lui-même en charroie, suivant M. Pasteur, un nombre considérable.

On peut développer le bouquet des vins par des procédés artificiels.

On trouve dans le vin, à côté du végétal nuisible, le micoderme du vinaigre, un second végétal qui, lui, est extrêmement utile. On l'appelle mycoderme du vin [*Mycoderma vini*.]

“Quand le *Mycoderma vini* est seul, il ajoute à la qualité du vin, lui donne le bouquet de la vieillesse, et le préserve même, dans une certaine mesure, des altérations que pourrait causer le mycoderme acétique. En le faisant développer sur des vins artificiels, M. Pasteur leur a communiqué une partie du bouquet propre aux vins naturels : aussi conseille-t-il de semer, à la surface du vin en préparation, quelques parcelles de ce végétal emprunté à la pellicule d'un bon vin blanc.”

Pour conserver et pour améliorer tout à la fois leur vins, les vignerons ont l'habitude de soutirer le vin deux fois l'an ; on nettoie la barrique, on enlève la lie, on soufre et on remet le liquide.

Pour faire vieillir le vin, on le fait voyager, de préférence dans les pays chauds ; mais tous les crus ne profitent pas également bien de pareils voyages ; les vins de Bordeaux sont ceux qui s'en trouvent le mieux.

M. Pasteur a montré que le même résultat pouvait être obtenu en chauffant les vins, et cette pratique est généralement adoptée aujourd'hui par les vignerons.

La température à laquelle le vin est soumis est de 60 degrés ; la durée du chauffage est d'une heure.

Tout récemment, le hasard a fourni un curieux moyen d'améliorer les vins. La foudre tomba dans la cave d'un vigneron et frappa une pièce de vin. Le propriétaire constata, non sans étonnement, que son vin était devenu meilleur, qu'il avait gagné plusieurs années de vieillesse !

Des expériences furent entreprises et, si j'en crois les rapports que j'ai sous les yeux, elles donnèrent des résultats concluants. Un vigneron rapporte qu'il a construit une espèce de voltamètre, en perceant le fond d'un vase de faïence d'une contenance de trois litres, afin de disposer dans le vase deux lames de platine reliées à une pile électrique par des fils de cuivre recouverts de soie.

Après avoir versé dans le vase deux litres de vin venu en plaine, et par conséquent très âpre, on fit passer le courant électrique. Au bout d'un nouveau quart d'heure le vin était absolument transformé ; il n'avait plus d'âpreté et "avait contracté un ton moelleux qui flattait agréablement le palais. Sa couleur était un peu moins foncée et tirait sur le jaune paille ; toutefois son odeur n'avait pas changée d'une manière sensible."

En prolongeant l'opération, il ne sembla pas que le vin s'améliorât davantage.

Ainsi, il résulterait de ces expériences, que l'électricité améliore, vieillit les vins, qu'il suffit de les soumettre pendant trente minutes à l'action d'un faible courant électrique. J'ajoute que les qualités acquises se conservent et qu'un vin a gardé au bout de trois mois ses nouvelles propriétés.

Des expériences analogues entreprises sur les eaux-de-vie ont donné les meilleurs résultats. Il semble donc certain que l'électrisation des vins ne tardera pas à entrer dans la pratique des vigneron. Il restera sans doute à déterminer pour chaque espèce de vin quelle doit être l'énergie du courant électrique et quelle doit être la durée de l'action. La pratique seule nous renseignera à ce sujet.

ALBERT LEVY.

BIBLIOGRAPHIE

Religion

ŒUVRES PASTORALES de Son Eminence le cardinal Joachim Pecci, archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui Léon XIII glorieusement régnant, traduites de l'italien avec l'autorisation de Sa Sainteté, et précédées d'une introduction par Augustin Lury, docteur en théologie et en droit canonique, chapelain de Saint-Louis-des-Français. Un volume in-8° de 514 pages. Prix broché : 6 fr. Société de Saint-Augustin, Bruges [Belgique].

Lorsque, le 20 février 1878, le télégraphe apprit au monde que le choix du conclave s'était porté sur le cardinal Pecci, on s'étonna. De tous les membres du Sacré-Collège, il en était peu qui fussent moins connus à l'étranger.

On se mit à rechercher et à étudier les actes et les mandements de l'évêque de Pérouse, afin d'y surprendre la physionomie, le tempérament, les allures que prendrait le nouveau pontificat. Ce fut une révélation. Il se trouva en effet que, durant trente-cinq ans, la fermeté

de Mgr Pecci en face de la Révolution, son souci de l'éducation de l'enfance, son zèle éclairé pour le progrès des hautes études, son intégrité doctrinale, ses admirables qualités d'apologiste, sa science de gouvernement, son intelligence des hommes, sa constante préoccupation de réconcilier, non pas la vérité avec l'erreur mais le vrai progrès, la vraie civilisation avec l'Eglise, l'avaient préparé à passer comme de plein pied d'un siège d'évêque au siège de Pierre : il y avait là comme une prophétie de ce que nous voyons depuis dix ans.

Mais ces documents étaient devenus rares ; on en désira vivement la réimpression.

Sa Sainteté y consentit, et chargea deux de ses camériers, NN. SS. Ciccolini et Boccali, de choisir pour cette édition les actes de son épiscopat qui ont une importance religieuse ou sociale, et ceux qui ont trait à la défense de l'Eglise contre les assauts de ses ennemis.

Cet ouvrage d'intérêt général, par son objet, et qui revêt une autorité plus grande, de ce qu'il reparait sous les auspices de son auteur devenu pape, un chapelain de Saint-Louis-des-Français, M. Lury, vient d'en donner une excellente traduction, précédée d'une étude biographique et littéraire sur Léon XIII, la plus intéressante et la mieux écrite peut-être qui ait paru. Un rapide coup d'œil sur la table analytique des documents traduits suffit à faire apprécier la haute portée des enseignements qu'ils contiennent ; nous y relevons quelques questions, plus que jamais actuelles : *La conduite du clergé dans les temps présents.* — *Les prérogatives divines de l'Eglise et les erreurs modernes.* — *Nécessité absolue de la lutte chrétienne à notre époque.* — *L'Eglise catholique au XIXe siècle.* — *Les prérogatives du Souverain-Pontife.* — *L'insuffisance de la religion naturelle.* — *Les mauvaises lectures, conséquence des libertés de la parole et de la pensée.* — *Réfutation de Renan.* — *L'Eglise et la civilisation.* — *Nécessité du pouvoir temporel des Papes.* — *Nécessité pour les catholiques sincères de défendre les droits du Vicaire de Jésus-Christ.*

Il serait puéril de vouloir ajouter quelque éloge à ce simple énoncé des sujets traités ; nous nous bornerons à dire qu'on retrouvera ici la manière et le style des grandes encycliques que les catholiques accueillent avec la plus joyeuse et la plus fière soumission.

Droit.

LE POUVOIR CIVIL DEVANT L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE par l'abbé P. Feret, in-8 de XII—554 pages, chez Perrin et Cie, 35, quai des Grands-Augustin, Paris. Prix : 3 fr. 50 c.

L'auteur, M. l'abbé Feret, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, docteur en théologie, auteur d'une très remarquable *Histoire de l'Abbaye de Sainte-Geneviève*, établit d'abord, les points suivants : D'après l'enseignement théologique, à toutes les époques, en France comme dans les divers pays, le pouvoir politique, communiqué par Dieu à la nation, est transféré par elle, soit pour former une monarchie absolue ou parlementaire, soit pour instituer une république oligarchique ou démocratique. Cet enseignement consacre donc le droit national.

Tel est le sujet des deux premières parties.

Dans une troisième partie, l'auteur démontre que le prétendu *droit divin* des rois et empereurs, dont on a fait un grief aux catholiques, a des origines fort peu catholiques. Combattu sans cesse par nos théologiens, à part quelques rares exceptions modernes, la doctrine du *droit divin* a dû ses progrès au protestantisme et à l'appui des légistes ou parlementaires.

Dans sa quatrième partie, M. l'abbé Feret expose et apprécie les théories opposées à la doctrine théologique ou peu conformes à ses principes, par exemple celles de Hobbes, Spinoza, Louis de Haller, etc. L'auteur montre également quelle est la signification du sacre des rois et la nature du pouvoir indirect des papes.

Là sont aussi présentées et résolues ces graves questions : rapports entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil, prescription au sujet de ce dernier, libéralisme en politique et en religion, souveraineté du peuple, coup d'Etat, faits accomplis, droit de guerre, peine capitale, droit à la vie et au travail.....

L'ouvrage se termine par un chapitre qui a pour objet de montrer "comment l'enseignement commun en théologie touchant le pouvoir politique se concilie avec l'ordre et la sécurité intérieures, la stabilité constitutionnelle, la grandeur et la prospérité nationales."

Littérature

FIGURES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, par Victor Fournel. 1 vol. in-18, 4 fr.

En littérature, il y a deux manières de faire le portrait. L'ancienne consiste à placer d'abord le modèle dans une attitude convenue propre à le faire valoir ; à le disposer sous un certain jour, à en esquissier les grandes lignes, puis, par un jeu savant des lumières et des ombres, à obtenir un effet d'ensemble parfois grandiose, toujours imposant. Si l'auteur se préoccupe de la ressemblance, cette préoccupation semble être au second plan. Il cherche moins à faire revivre une figure qu'à réaliser un type.

La méthode moderne est tout autre. Ici, on prend le modèle tel qu'il se présente, en habit, en veston, en robe de chambre. Sans s'attarder à en déterminer exactement les proportions et les contours, on s'évertue dès les premiers coups de pinceau à en mettre en relief les traits caractéristiques. Le visage est à peine ébauché que la physionomie est déjà vivante. C'est de la peinture *impressionniste*, au bon sens du mot.

Dans ses *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, M. Victor Fournel semble avoir pris parti pour la méthode moderne. On sait qui est M. Victor Fournel. Ce n'est pas seulement le fin critique du *Correspondant* auquel nous devons, outre de remarquables travaux d'érudition, plusieurs volumes remplis d'humeur et de fantaisie ; c'est encore le Bernadille du *Moniteur Universel*, c'est-à-dire, l'un des chroniqueurs les plus alertes et les plus spirituels de ce temps.

Ces deux faces du talent de M. Victor Fournel le rendaient merveilleusement aptes à peindre ses contemporains. Comme chroniqueur, il est tenu de tout connaître, et il connaît tout. Il en remonterait au *Solitaire*. Critique exercé, écrivain de race, il est mieux que personne capable de décrire et de juger ce qu'il a vu.

Le double personnage qu'on rencontre en Mr Victor Fournel nous explique la diversité de ses *Figures*. Dans le même volume ou se coudoient Th. Gautier, Vitet, Prévost-Paradol, Guizot intime, J. Janin, Auguste Barbier, Taine, nous relevons encore les noms d'Emile de Girardin, de Gavarni, d'Henry Monnier, d'Offenbach, de Villemessant, de Ponson du Terrail et de Timothée Trimm.....On voit par cette énumération quelle était la difficulté de la tâche. Elle exigeait un tact extrême, uni à une souplesse de main infinie. Pour celui-ci ce n'était pas trop d'une statue ; à celui-là suffisait un buste ; à cet autre un simple médaillon. Autre chose est de s'attaquer au masque austère de M. Guizot ou d'évoquer les traits populaires de Timothée Trimm !

Deux extraits seulement des *Figures d'hier et d'aujourd'hui* permettront au lecteur d'apprécier la façon dont Mr. Fournel a compris et surmonté ces difficultés. Voici d'abord les conclusions de son étude sur Théophile Gautier :

“.....Il a manqué à Théophile Gautier, pour être un de ces écrivains dont l'œuvre est l'honneur d'une époque et le patrimoine d'un pays d'avoir la passion des grandes idées et le culte des grandes choses. Ce fut un artiste extraordinaire, ce ne fut pas un grand esprit. Après avoir modelé avec amour les Galatées de marbre dont il peuplait ses œuvres, ce Pygmalion incomplet ne s'occupait pas de leur souffler une âme. Ses phrases étaient si belles qu'en s'y mirant, comme Narcisse, dans une contemplation stérile, il oubliait d'y renfermer une idée. C'est un reflet qui double et quelquefois décuple l'éclat de l'image qu'il a reçue, mais ce n'est qu'un reflet. A quelle pensée éclatante a-t-il attaché son nom ? Quel mouvement généreux a-t-il soulevé ou simplement suivi ? Quelle noble et salutaire influence a-t-il exercée ? Quelle erreur a-t-il combattue ? Quelles bassesses a-t-il flétries ? Quelle grande cause a-t-il épousée ? Eprovera-t-on jamais le besoin de relire une seule de ses pages pour s'associer à la vie morale de son temps, pour y retrouver un écho de ce qu'ont cru, senti, aimé, souffert ses contemporains ? Non, il restera comme un curieux phénomène littéraire, en dehors du courant général de l'esprit français. Parfois on relira son œuvre, comme on regarde certains tableaux éclatants et bizarres de nos musées. Ce qui n'est pas humain n'intéresse pas longtemps l'humanité : Gautier est une statue grecque, la statue de Memnon, si l'on veut, doublée d'une idole hindoue ; il n'est pas un homme !”

Nous ne croyons pas qu'on ait jamais plus heureusement dégagé la personnalité de l'auteur de *Fortunio*. *Ce fut un artiste extraordinaire, ce ne fut pas un grand esprit*. Tous les jugements qu'on a portés ou qu'on portera sur Théophile Gautier tiennent dans cette phrase.

On vient de voir comment Mr Fournel parle le langage de la critique. Dans le portrait de Ponson du Terrail, M. Fournel cède la parole à Bernadille :

“ Ponson du Terrail avait égalé, dépassé peut-être la prodigieuse activité d'Alexandre Dumas. On le vit mener de front, dans l'année 1865, cinq romans-feuilletons dans autant de journaux. Quelques-uns duraient des années entières. Le cadre en était toujours des plus élastiques et l'auteur pouvait l'allonger à plaisir pour satisfaire le lecteur qui ne s'en rassasiait pas. C'est surtout la création de Rocambole qui valut à Ponson du Terrail son énorme popularité de romancier. Rocambole était devenu littéralement la coqueluche de toute une classe de lecteurs : les cochers en raffolaient, les portières en rêvaient. On en voulait partout et toujours. Quand le roman semblait tirer à sa fin, il arrivait de tous les points de la France des lettres suppliantes. Cependant, au bout du vingt-deuxième volume, il fallut bien finir. Mais alors il s'éleva une telle clameur de désespoir que le directeur, effaré, courut chez Ponson : “ Je suis perdu ! On menace de se désabonner en masse parce que le roman est fini.

“ —Je vous en ferai un autre.

“ —Ce n'est pas un autre que l'on veut, c'est le même.

“ —Impossible, puisque Rocambole est mort.

“ —Eh bien, ressuscitez-le.

“ —Tiens, c'est vrai.”

“ Le lendemain, le directeur annonçait la *Résurrection de Rocambole*. Aussitôt la France respira. Un immense *Merci, mon Dieu !* s'échappa de deux cent mille bouches. Comment Rocambole avoit-il ressuscité ? Peu importait aux lecteurs de Ponson du Terrail, et il ne prit la peine inutile de le leur expliquer. En pareil cas, Ponson avait un mot magique qui répondait à tout : “ Mystère ! ” Pour qu'il produisit complètement son effet, il suffisait de le mettre à la ligne. Exemple :

“ On s'étonnera peut-être que notre héros, transpercé au cœur de plusieurs coups de lance, et pour comble pendu, dans un de nos feuilletons précédents, au gibet de Montfaucon, où il est resté occroché pendant trois jours, se soit retrouvé si bien vivant et si bien portant dans celui-ci : Mystère. ”

Ce mot terrifiait les lecteurs de Ponson en les plongeant dans une mer d'hypothèses fantastiques. Parfois, il avait la faiblesse d'ajouter : “ Ce mystère s'éclaircira plus tard. ” Mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne s'éclaircissait jamais. ”

Quoi de plus lestement enlevé que ce passage. Et qui ne reconnaît dans cette piquante et spirituelle page de chronique l'auteur de la magistrale étude sur Théophile Gauthier.

Tout l'ouvrage est plein de ces contrastes. Je croirais volontiers que l'auteur les a recherchés, moins par coquetterie sans doute que pour varier son œuvre et reposer l'attention du lecteur. Le personnage est-il grave ? M. Fournel le peint avec la sûreté de goût et la vigueur de ton dont sont empreintes toutes ses œuvres de critique littéraire. S'agit-il plutôt d'une célébrité du jour, d'une figure d'actualité, comme on dit ? C'est Bernadille qui s'en charge. Rien n'est plus simple, comme on

voit. Et tout cela est d'une note si juste, d'une verve si primesautière, d'une langue si aisée, si naturelle et si piquante, qu'on est à la fois amusé, intéressé et instruit. C'était la vieille méthode d'instruire. C'est encore la bonne.

MICHEL GONDINET.

Sciences.

LA PHTISIE PULMONAIRE par H. Hérard, président de l'académie de médecine de Paris, V. Cornil, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Paris, et V. Hanot, professeur agrégé à la Faculté de Paris, édition revue et augmentée, in-8, de 843 pages avec 65 figures en noir et couleur et 2 planches en chromolithographie. Prix 20 fr. F. Alcan, éditeur, 108, Boulevard St. Germain, Paris.

Jamais traité ne fut plus complet et plus au courant de la science. C'est un livre magistral qu'il est inutile de recommander aux médecins qui en savent toute la valeur, mais qu'on a le devoir de signaler aux gens du monde qui veulent être mis au courant des dernières découvertes de la physiologie et de la thérapeutique dans la plus grave des affections que nous ayons à redouter. MM. Herard, Cornil et Hanot ont subdivisé cet ouvrage comme suit : Nature parasitaire dans la maladie. Anatomie pathologique : granulations, évolutions du tubercule, tuberculose pulmonaire, etc. Étiologie : contagion, hérédité, consanguinité, influence de l'âge, maladies chroniques, diabète, goutte, alcoolisme, etc. Antagonisme : maladies du cœur, etc. Symptomatologie : formes de la phtisie, phtisie chronique, périodes, etc. Traitement : bactériothérapie, traitement hygiénique, stations hivernales ; influences de l'air, de l'altitude, exercice, mariage ou célibat, etc. Traitement médicamenteux. Degré de curabilité de la phtisie. N'insistons pas ; nous avons affaire à un ouvrage complet et remarquable à tous égards. Les noms des auteurs suffisaient d'ailleurs à en faire préjuger toute la valeur.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ÉLECTRICITÉ, par J. Joubert, professeur au collège Rollin, 1 volume in-8, avec 321 figures dans le texte. Prix, 7 fr., G. Masson, éditeur, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

Préface de l'auteur....—“ Je me suis proposé dans ce livre d'exposer, d'une manière simple et cependant assez complète, la théorie de l'électricité et les principales applications qui s'y rattachent. J'ai eu en vue un lecteur désireux non seulement de connaître les faits, mais d'en suivre l'enchaînement logique et de se rendre un compte exact des phénomènes. Je ne lui suppose d'ailleurs d'autres connaissances que celles qui forment la base de l'enseignement élémentaire classique.

Je me suis tenu strictement sur le terrain des faits, en écartant toute hypothèse.”

Le traité élémentaire d'électricité de M. Joubert sera apprécié par un grand nombre d'électriciens qui, sans avoir une instruction tech-

nique très élevée, veulent cependant se rendre compte des phénomènes dont ils sont les témoins. M. Joubert a su d'abord grouper méthodiquement les notions essentielles d'électricité, sans entrer dans des détails inutiles et en expliquant d'une façon très satisfaisante les principes fondamentaux de la science qu'il étudie. Dans une autre série de chapitres, l'auteur a su passer en revue les principales applications de l'électricité. En résumé, ce traité écrit par un maître des plus compétents sera consulté avec profit et rendra de grands services à l'enseignement.

HISTOIRE DE LA TÉLÉPHONIE ET EXPLOITATION DES TÉLÉPHONES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER, par Julien Brault, 1 volume in-18. Prix : 3 fr.50, chez G. Masson.

L'histoire de la téléphonie donne, sous une forme très condensée, une idée aussi claire et aussi complète que possible de la téléphonie actuelle.

Après avoir fait l'histoire du téléphone à partir de 1667 jusqu'à ce jour, l'auteur fait une étude complète du téléphone Ader, type le plus employé en Europe. Il donne ensuite, avec nombreuses gravures explicatives, les installations téléphoniques, la théorie du téléphone et enfin l'exploitation des téléphones dans toutes les puissances de l'Europe et dans les cinq parties du monde.

Musique

LA PREMIÈRE ANNÉE DE MUSIQUE. [Solfège et Chants] par A. Marmontel, ancien professeur au Conservatoire National de Paris, second chef des chœurs à l'Académie Nationale de Musique. Ouvrage renfermant 50 leçons,—150 exercices à déchiffrer, 50 devoirs oraux et écrits—55 chœurs à l'unisson ou à deux parties,—50 résumés,—questionnaires, lexique, etc. Un volume in-8 de 144 pages, cartonné, 1 fr. 25, relié en toile, 2 fr. Chez A. Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

“ *Crier n'est pas chanter.* ”

Cet ouvrage a reçu l'approbation de maîtres de l'art musical français. Voici ce qu'écrivaient dès son apparition, en 1886, MM. Thomas, Massenet, Saint-Saëns, Reyher, Gounod et Delibes.

“ C'est avec le plus vif intérêt que nous avons parcouru la *Première année de Musique* de M. A. Marmontel.

Destiné aux élèves des cours élémentaires, le livre est écrit avec la plus extrême simplicité et cependant grâce à une gradation soigneusement étudiée, il aborde successivement chacune des difficultés qui signalent le début des études musicales.

M. A. Marmontel a su éviter la sécheresse inhérente aux traités élémentaires, il a su allier tout à la fois de la pédagogie et de l'art, en donnant comme application des principes un choix de morceaux à la portée de ses jeunes lecteurs, et empruntés surtout au répertoire moderne, ce qui n'avait pas encore été fait jusqu'à présent.

Nous ne pouvons que le féliciter de son œuvre et nous croyons pouvoir en recommander l'emploi à tous ceux qui ont à enseigner les éléments de la musique."

Cet ouvrage, adopté pour les écoles publiques de la ville de Paris, est aussi fort recommandé par des compositeurs et des professeurs tels que MM. Dubois, Paladilhe, Laurent de Rillé, Henry Altès, Jules Cohen, Barthe, Madier de Montjau, etc.

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

A la Librairie des Dictionnaires, 7 Passage Saulnier, Paris.—*Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'Industrie et des Arts industriels*, par E. O. Lami. Mise en vente de l'ouvrage complet : 8 forts volumes à 2 colonnes, caractères neufs, 5500 gravures. 260 fr.

Chez Hachette, 79 Boulevard St. Germain, Paris.—*L'idée moderne du droit*, en Allemagne, en Angleterre et en France, par Alf. Fouillée ; 2e édition, 1 vol. in-16, 3 fr. 50.—*La question du Surmenage*. Révision des programmes de l'enseignement primaire. Travaux de la Commission, in-8, 1 fr. 60.—*La Question de la Réforme orthographique* par A. Darmesteter, in-8, 0. fr. 50.

Chez Perrin & Cie—*Le livre de la vieillesse*, par A. Rondelet, in-16, 3 fr. 50.

Chez Bernard-Tignol 45, quai des Grands-Augustins, Paris.—*Traité de toxicologie et de chimie légale appliquée aux empoisonnements* par Th. Chandelon, professeur de toxicologie à l'Université de Liege. Un fort volume in-8, nombreuses figures, 12 fr.

Chez Larose & Forcel, 22 Rue Soufflot, Paris. *Traité de l'appel en matière civile*, par T. Crépon, Conseiller à la Cour de Cassation, 2 volumes in-8, 12 fr.

Chez J. Whitaker & Sons, 12 Warwick Lane E. C. London—*Classical and foreign Quotations*, nouvelle édition, in-8 royal, 620 pages, relié en toile 5 s.

Chez Cassell & Company, Ludgate Hill, London—*The Encyclopaedic Dictionary*. Le dernier volume de ce grand dictionnaire doit paraître dans le courant d'octobre. L'ouvrage complet, 5000 pages, forme 14 demi-volumes, à 10s. 6d. chaque, reliure toile, ou 7 vol. à 21s. chaque, magnifique reliure demi-maroquin.

Chez G. P. Putnam's Sons, New-York.—*American Prisons*, par F. H. Wines—*Relation of the Tariff to Wages*, par D. A. Wells.

Chez Belford, Clarke & Co, New-York and Chicago—*The People and the Railways*, par A. Morgan.

Chez J. B. Lippincott Company, 715 et 717, Market St., Philadelphia.—*Worcester's New Academic Dictionary*, édition entièrement nouvelle, un vol. in-8, relié \$1.50.

NOS PRIMES.

Nous attirons spécialement l'attention des membres du clergé et des professions libérales sur les ouvrages que nous offrons en prime dans des conditions exceptionnelles de bon marché.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder le prix des éditeurs, auquel il faut ajouter 15 pour cent pour droits de douane [10 cts par lb. pour la musique] et les frais de correspondance, de change et de port.

Ce que nous offrons à nos abonnés, ce ne sont pas des livres qui embarrassent les tablettes des libraires mais des ouvrages récents, d'une valeur intrinsèque plus qu'ordinaire, et se vendant bien.

En voici la liste qui sera augmentée de temps à autre :

Théorie des Belles-Lettres par R. P. Longhaye 1 vol. in-8, 7 fr. 50—\$1.50.

Le Code Civil commenté, dans ses rapports avec la Théologie morale, le Droit canon et l'Economie politique, par l'abbé Allègre, 4 vols. in-8, 24 fr. —\$4.80.

La Prédication, Grands maîtres et grandes lois, par le R. P. Longhaye 1 vol. in-8, 7 fr. 50.—\$1.55.

Le Pouvoir civil devant l'enseignement catholique, par l'abbé Feret, 1 vol. in-12. 3 fr. 50.—85 cts.

La Phtisie pulmonaire, par Hérard, Cornil et Hanot, 1 vol. in-8, édition revue et augmentée avec 65 figures en noir et couleur et 2 planches en chromolithographie, 20 fr.—\$4.00.

La première année de musique, par Marmontel, 1 vol. in-8, cartonné 1 fr. 25.—40 cts. Reliure en toile, très-jolie pour table de salon, 2 fr. —60 cts.

Prière à la Vierge, poésie de Léon XIII, musique de Frenguelli, souvenir du Jubilé, imprimé avec beaucoup de luxe, 2 fr.—45 cts.

Conférences du R. P. Monsabré, par série de 9 brochures. Carême de 1882 : Gouvernement de Jésus-Christ—Carême de 1883 : Les Sacrements—Carême de 1884 : L'Eucharistie—Carême de 1885 : La Pénitence—Carême de 1886 : L'Ordre—Carême de 1887 : Le Mariage—Carême de 1888 : la Vie future. Chaque série, 1 fr. 80.—36 cts.

Ces différents ouvrages seront envoyés par la malle, dans un délai moyen d'un mois, franc de port et de douane, sur réception du prix marqué en dollars et centins.

Il ne sera pas tenu compte des ordres qui ne seront pas accompagnés du montant requis.

Pour les envois d'argent, nous conseillons à nos abonnés de se servir du mandat-poste.

Pour les fractions de dollar, nous ne prenons des timbres-poste qu'à condition qu'on ajoute 2 pour cent au montant envoyé en timbres.

Jusqu'à nouvel ordre, il n'y aura que les abonnés du Canada qui pourront bénéficier des primes.

Toutes les correspondances doivent être adressées à

J. F. DUMONTIER,

Boîte de Poste 1051,

Québec.